

travail que doit compléter une double ligne de quais sur la Tamise.

BAZAN s. m. (ba-zan — de *pasen*, nom persan). Mamm. V. PASAN.

BAZANCOURT (Jean-Baptiste-Marie-Antoine LECAT, baron DE), général français, né au Val de Molle (Oise) en 1767, mort en 1830. Sorti de l'Ecole militaire, il était capitaine en 1792, et il fit la campagne d'Italie. Il alla ensuite en Egypte, où il obtint le grade de chef de bataillon, se distingua et fut blessé au siège de Saint-Jean-d'Acre. Colonel en 1802, il prit part à la bataille d'Austerlitz. Il avait été l'un des juges qui condamnèrent le malheureux duc d'Enghien. Nommé général de brigade en 1808, il fut chargé de commander la place de Hambourg. Il fut mis à la retraite en 1814 et en 1815; mais, pendant les Cent-Jours, il avait été chargé par Napoléon de commander la ville de Chartres.

BAZANCOURT (César, baron DE), littérateur français, né en 1810, mort en 1865. Il fut attaché, sous Louis-Philippe, à la bibliothèque de la ville de Compiègne, et se fit connaître dans le monde littéraire par la publication de divers romans, où il se plaisait à reproduire les mœurs aristocratiques; nous citerons notamment : *l'Escadron volant de la reine* (1836, 2 vol.); *Un dernier Souvenir* (1840); *A côté du bonheur* (1845); *Le Comte de Rieuny* (1845); *Georges le montagnard* (1851, 4 vol.); *Noblesse oblige* (1851); *la Princesse Pallianci* (1852, 5 v.). Ajoutons à cette liste une *Histoire de Sicile sous la domination des Normands* (1846, 2 vol.). A compter de 1855, il donna une série de publications en quelque sorte officielles. Cette même année, le gouvernement impérial l'avait chargé d'une mission en Crimée. Il a rendu compte de cette mission dans une série de lettres adressées au ministre de l'intérieur et réunies sous ce titre : *Cinq mois au camp devant Sébastopol* (1855, in-18). Plus tard, avec des matériaux qu'il avait recueillis à la suite de l'armée d'Orient, il écrivit un ouvrage qui ne manque pas d'un certain intérêt, intitulé : *l'Expédition de Crimée, jusqu'à la prise de Sébastopol, chronique de la guerre d'Orient* (1857, 2 vol. in-8°, plusieurs fois rééditée). Appelé en 1859, par ordre de l'Empereur, à l'armée d'Italie, il a fait paraître, à son retour, la *Campagne d'Italie de 1859, chronique de la guerre* (1859-1860, 2 vol. in-8°). On lui doit encore les *Expéditions de Chine et de Cochinchine*, d'après les documents officiels (1861-1862, 2 vol. in-8°) et d'autres travaux littéraires dans divers genres, entre autres un livre sur l'escrime, intitulé les *Secrets de l'épée* (1861). Il était officier de la Légion d'honneur.

BAZAR s. m. (ba-zar — mot arabe signif. marché, échange, trafic). Marché public et ouvert en Orient : *Les BAZARS sont le centre de toutes les affaires qui ont rapport au commerce et à l'industrie.* (Aub. du Vitry.) *Le BAZAR de Tauris, en Arménie, renferme quinze mille boutiques.* (Bouillet.)

— Par ext. En France, endroit couvert où l'on vend toute espèce de menus objets et d'ustensiles. « Grand centre où affluent des marchandises et des produits de tous pays : *Ce qui ressemble le plus aux BAZARS, c'est le Palais-Royal, véritable prototype du BAZAR européen.* (Aub. du Vitry.)

Paris, bazar du monde, immense capitale
Où de toute grandeur la puissance s'étale.
Mme L. COLLET.

« Grande réunion, grand étalage d'objets riches et variés :

Tous mes sens émus s'enivraient à la fois
De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
Des trésors étalés dans ce bazar du monde.
C. DELAVIGNE.

— Pop. Maison, appartement : *Dites donc, vieux, le BAZAR ne me déplaît pas ici.* (P. Félval.) « Maison mal tenue, en désordre, où tout est pêle-mêle : *Quel BAZAR !*

— **Encycl.** On donne ordinairement le nom de *bazars* à de vastes réceptacles de marchandises de provenances diverses, qu'on a établis dans les principales villes du globe. Mais c'est principalement en Orient que ces magasins affectent un caractère vraiment original, et les *bazars* de Constantinople sont connus du monde entier : des touristes, des poètes, des artistes, aussi bien que des spéculateurs; et, chose étrange, peut-être surpassent-ils leur réputation. Nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée générale des *bazars*, que de faire la description succincte de ceux de Constantinople, qui peuvent servir de parangon à tous ceux de l'Orient. Construit au xve siècle par Mahomet II, le grand *bazar* couvre une immense espace de terrain, et forme comme une ville dans la ville même, avec ses rues, ses passages et ses places. Ce vaste espace est voûté, et le jour y entre par de petites coupoles en verre dépoli, qui mamelement le toit plat de l'édifice. On peut comparer ce *bazar* à l'ancien marché du Temple de Paris, qui présentait, à quelques égards, le même caractère. La partie par laquelle on entre ordinairement est exclusivement affectée aux parfumeurs. C'est là que se débitent les essences de bergamote, de jasmin, l'eau de rose, les pâtes épilatoires, les pastilles dites du *sérail*, les chapelets de musc, de jade, d'ambre, de coco, d'ivoire, de bois de rose ou de santal, les miroirs persans et tout l'ar-

senal de la coquetterie turque. Au fond de ces étalages, il y a des arrières-boutiques auxquelles on monte par deux ou trois degrés, et où des objets plus précieux sont serrés dans des coffres ou des vitrines. C'est là que se trouvent les écharpes de Tunis, les châles de Perse, les miroirs de nacre, les tabourets incrustés, les pupitres à lire le Coran, les brûle-parfums en filigrane, les tasses de Chine ou du Japon, et tout le curieux bric-à-brac de l'Orient. La principale rue du *bazar* est surmontée d'arcades aux pierres alternativement noires et blanches, et la voûte offre des arabesques fort curieuses. Cette rue aboutit à un carrefour où s'élève une fontaine pour les ablutions. Chaque partie du *bazar* est consacrée à une spécialité. Il y a la rue des vendeurs de babouches, de pantoufles et de bottines; celle des vêtements confectionnés, des tireurs d'or, des passementiers, des brodeurs, etc. Il y a aussi des joailliers dont les pierres sont enfermées dans des coffres qu'ils ne quittent jamais de l'œil. Dans ces obscures boutiques, assez semblables à de pauvres échoppes, sont enfoncées des richesses incroyables. Les Turcs n'entendent pas l'étalage comme nos bijoutiers parisiens, et les diamants bruts, jetés à poignées dans de petites sèbles de bois, ont l'apparence de grains de verre. Le *bazar* des armes peut être considéré comme le cœur même de l'Islam. Aucune des idées nouvelles n'en a franchi le seuil; le vieux parti turc y siège gravement. Là se retrouvent les grands turbans évasés, les dolmans bordés de fourrure, les larges pantalons à la mameluk, les hautes ceintures et le pur costume classique, tel qu'on le voit dans la collection d'Elbiceï-Atika, dans la tragédie de *Bajazet*. A midi, le *bazar* des armes se ferme dédaigneusement, et les marchands s'en vont dans leurs kiosques du Bosphore. « Les richesses entassées dans ce *bazar* sont incalculables, dit M. Th. Gautier dans son beau livre sur Constantinople : là se gardent ces lames de damas historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreilles de plume au vol; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écriin de pierrieres; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselerie et d'incrustation; ces haches d'armes qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderbeg, pour marteler les casques et les crânes; tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'or et d'argent, constellées de silex de pierrieres, de lunes de diamants, d'étoiles de saphirs; les chanfreins, les mors et les étriers de vermeil, féériques caparaçons, dont le luxe oriental revêt les nobles coursiers du Nedj, les dignes descendants des Dahis, des Rabrâ, des Haffar et des Naamah, et autres illustrations équestres de l'ancien turf islamite. Chose remarquable pour l'insouciance musulmane, ce *bazar* est considéré comme si précieux, qu'il n'est pas permis d'y fumer. « Le *bazar* des Pouz, puis qu'il faut l'appeler par son nom, est un digné repoussoir à ces magnificences. C'est l'équarisseur où vont finir toutes ces belles choses, après avoir subi les diverses phases d'une vie aventureuse. « Le caftan qui a brillé sur les épaules du vizir ou du pacha, dit encore M. Th. Gautier, achève sa carrière sur le dos d'un hamal ou d'un calfat; la veste où se moulaient les charmes opulents d'une Géorgienne du harem enveloppe, souillée et flétrie, la carcasse momifiée d'une vieille mendicante. C'est un incroyable foillis de loques, de guenilles, de haillons, où tout ce qui n'est pas trou est taché; tout cela pendille flasquement, sinistrement à des clous rouillés, avec cette vague apparence humaine que conservent les habits longtemps portés, et grouille, remué vaguement par la vermine. Autrefois, la peste se cachait sous les plis fripés de ces indescriptibles défroques maculées de la sanie des bubons, et s'y tenait tapie comme une araignée noire dans quelque angle immonde. » Le Ghetto de Rome, le Rostro de Madrid, l'Alsace de Londres et l'ancien Temple de Paris sont à peine les équivalents de ce réceptacle de la friperie orientale.

Terminons par le *bazar* d'Egypte ou des drogues, auquel un procès récent a donné un intérêt d'actualité (1864). Ce *bazar* n'est qu'une grande halle traversée par une ruelle étroite. Une odeur pénétrante, composée des senteurs de tous ces produits, monte aux narines du visiteur. Là, sont exposés par tas, ou dans des sacs ouverts, le henné, le santal, l'antimoine, les poudres colorantes, le benjoin, l'ambre gris, le fruit du lentisque, le gingembre, la muscade, l'opium, le haschich et les poisons végétaux les plus dangereux. Ces montagnes de drogues aromatiques accompagnent de leur odeur âcre et forte le voyageur qui vient de quitter le *bazar*, en s'imprégnant sur ses habits. Les bâtiments affectés aux *bazars* font ordinairement partie du domaine public et rapportent des revenus énormes. On fait généralement une différence entre les *bazars* proprement dits (*tcharitchi* en turc) et les *bézeistains*; les premiers, consistant en longues rues voûtées, sont surtout affectés aux marchandises ordinaires, telles que drogues, épices, étoffes, matières premières, etc.; les seconds sont, au contraire, réservés aux objets précieux, bijoux, armes, etc.

Après le *bazar* de Constantinople, si même

on ne le place au même rang, le plus important de l'Orient est celui de Tauris en Arménie, dont les boutiques sont au nombre de quinze mille; viennent ensuite les *bazars* d'Ispahan, du Caire, d'Alexandrie, de Smyrne, d'Alep, etc.

Mais ce ne serait pas donner une idée complète du rôle que jouent les *bazars* dans tout l'Orient, que d'envisager ces lieux publics uniquement sous le point de vue commercial. C'est dans les *bazars* que les Orientaux vont chercher quelques-unes de ces jouissances intimes que nous trouvons dans les relations sociales, et que leurs mœurs ne leur permettent pas de goûter dans leur intérieur, ni même dans les cafés publics. Il est bien rare qu'un étranger soit admis dans la maison d'un Turc ou d'un Persan; ses plus proches parents même ne connaissent pas ses femmes ni ses filles. Jamais de causeries intimes, où les âmes s'épanchent, où les amitiés se forment; toujours une froide réserve, une sombre défiance, si ce n'est au *bazar*: c'est là seulement que, sous prétexte d'acheter ou de vendre, on peut se parler, se connaître, nouer des relations qui ont quelque rapport lointain avec celles des sociétés européennes. C'est là également que se forment quelquefois des intrigues amoureuses, que se nouent ces passions orientales parfumées d'âcres voluptés; car les femmes aussi peuvent aller dans les *bazars* pour apporter un peu de variété dans la vie monotone du sérail ou des harems; il est vrai qu'elles n'y paraissent que couvertes de longs voiles, mais leurs instincts de coquetterie savent bien trouver le moyen de faire deviner les charmes de leur figure ou l'élégance de leurs formes.

On retrouve également aux Indes le *bazar* musulman, qui a été probablement introduit par les Persans et les Mogols. Seulement, les *bazars* indiens se trouvent dans les conditions les plus déplorables, et ne rappellent que de fort loin les somptueux marchés de Stamboul et du Caire. « Qu'on se figure, dit M. V. Fontanier, les plus mauvaises baraques de nos marchands forains; qu'on les range les unes à côté des autres sur deux lignes parallèles, et qu'on ait soin, après les avoir rendues aussi sales que possible, de les abaisser jusqu'à un pied au-dessous du sol, et de les diviser tantôt par de mauvaises planches, tantôt par des nattes, alors on aura l'idée d'un *bazar* indien. Ce spectacle n'est pas toujours ouvert à l'observateur; parfois une mauvaise toile ou une natte trouée, suspendue devant la boutique, cache les mystères de l'intérieur. Ne supposez pas que, comme en Turquie, le propriétaire montre ainsi son absence et laisse ses marchandises sous la sauvegarde de l'honnêteté publique; loin de là : il veille sans cesse, la nuit aussi bien que le jour, et encore est-il souvent dévalisé. S'il est caché, c'est, sans doute, qu'il cache son argent ou qu'il est en conférence secrète pour une spéculation. Venez la nuit, et vous le trouverez couché en travers de sa porte sur un *chaspâ* ou cadre élevé au-dessus du sol et suspendu par deux cordes. Là, vous le verrez enveloppé d'une espèce de lincol, bravant les serpents, les scorpions et la vermine. Quand, à Bombay, de jeunes étourdis fraîchement arrivés de l'Europe ont fait la débauche, ils prennent grand plaisir à parcourir le *bazar* un couteau à la main, à couper les cordes du *chaspâ* et à faire ainsi rouler les dormeurs dans la poussière. D'autres fois on enlève simultanément tous les piquets qui retiennent les tentes, et on ensevelit leurs habitants sous une montagne de toile. On vend dans ces *bazars* du calicot, différentes étoffes, des ornements en verre; des céréales, riz, froment, orge, *doura*, lentilles, pois, etc., sur lesquelles les vaches sacrées viennent prélever sans façon un tribut qu'on n'ose leur refuser.

Nous avons aussi des *bazars* en Europe, surtout dans nos grandes villes. En empruntant ce mot à l'Orient, nous en avons réduit le sens à une grande agglomération de marchandises diverses, nous n'avons pu transporter chez nous des usages que nos mœurs repoussent. Parmi les *bazars* de Paris, on peut citer le *Bazar européen* et les *Galleries de fer*.

Nos principaux passages, celui des Panoramas, du Caire, de Véro-Dodat, Jouffroy, du Saumon, peuvent être considérés comme de véritables *bazars*; mais le plus riche de tous est, sans contredit, le *Palais-Royal*, dont les magnifiques galeries renferment des boutiques où s'étalent aux yeux éblouis des visiteurs les marchandises les plus diverses et les plus précieuses.

Bazar turc (LE), tableau de Decamps. On pense que l'artiste a voulu représenter, dans cette composition, l'une des nombreuses ruelles du grand bazar de Smyrne, que les Orientaux désignent sous le nom de *Bézeistain*. Cette ruelle, longue et étroite, est bordée de chétives échoppes et couverte de paillassons déchiquetés et de toiles grossières, dont les interstices laissent filtrer le soleil : la projection étincelante des rayons lumineux forme, avec la fraîcheur des ombres, le contraste le plus énergique et le plus pittoresque. Des gens de toute condition, de tout pays, vont et viennent dans le bazar. Des femmes, voilées du *yachmack* et vêtues de l'ample *fèredgé*, sont arrêtées devant une boutique et marchandant des étoffes. Une Maltaise, coiffée d'un mouchoir bleu et blanc, vend des fruits,

qu'elle annonce d'une voix glapissante; un portefaix, courbé sous un énorme fardeau, s'avance pesamment au milieu de la foule; des chiens pelés, fauves, se glissent à travers les jambes des promeneurs; un Turc, grave et impassible comme un demi-dieu, aspire les bouffées odorantes de son narghilé; sa physionomie imperturbable contraste avec l'air affairé des personnages du groupe principal, des Juifs, des Grecs, des Arméniens, reconnaissables à leurs costumes et à leurs types caractéristiques. Au bout de la rue, dans le lointain de la perspective, on aperçoit de blanches voiles de navires, qui se détachent sur l'azur resplendissant du ciel. « Ce tableau merveilleux, dit M. Th. Gautier, vous fait entrer de plain-pied dans l'intimité de la vie orientale. La réalité ne vous en apprendrait pas davantage, ou peut-être vous en apprendrait moins. Tout cela, hommes, costumes, accessoires, architecture, a une intensité de ton, une force de rendu, un prestige d'effet, une magie d'illusion, que bien peu de peintres ont atteints. » « Cette toile, dit à son tour M. Maxime Du Camp, est d'un brillant de coloris, d'une richesse d'harmonie, d'une lumière, d'une pureté générale, qui en font un joyau inappréciable. » Le *Grand bazar turc* a figuré à l'exposition universelle de 1855; il faisait alors partie de la collection de lord Henry Seymour.

BAZARAD, le premier des vayvodes de Valachie sur lequel l'histoire nous ait transmis quelques détails. En 1330, Charles Robert, roi de Hongrie, vint l'attaquer et s'emparer de la ville de Severin. Quoique Bazarad lui eût fait des propositions conciliantes, le roi de Hongrie voulut continuer la guerre. Mais bientôt ses troupes manquèrent de vivres, et il fut obligé de revenir en arrière. Aussitôt les Valaques, postés sur les hauteurs, accablèrent de flèches les Hongrois et en firent un horrible massacre.

BAZARAS s. m. (ba-za-râss). Navig. Grande embarcation de plaisance, en usage sur le Gange.

BAZARD (Amand), l'un des principaux fondateurs du carbonarisme en France, et plus tard, avec Enfantin, chef de l'école saint-simonienne, né à Paris le 19 septembre 1791, mort le 19 juillet 1832 à Courtry, près de Montfermeil. Il était âgé de vingt-deux ans quand les armées étrangères envahirent la France. Il se battit bravement dans une compagnie de la garde nationale du faubourg Saint-Antoine, reprit à l'ennemi les pièces de l'Ecole polytechnique, et, par suite de cette affaire, il fut nommé capitaine de sa compagnie, malgré sa jeunesse, et obtint la croix de la Légion d'honneur. Il vécut pendant quelques années d'un emploi assez modique à la préfecture de la Seine, dans la division de l'octroi. Ce fut à cette époque que se formèrent ses liens politiques avec quelques jeunes gens dont il partageait la foi républicaine, la haine du gouvernement de la restauration et l'ardeur pour les luttes révolutionnaires. Un d'eux, M. Dugied, avait été reçu *carbonaro* à Naples; il fit connaître à ses amis l'organisation de la carbonnerie napolitaine, et, dans une réunion qui se tint chez Buchez, alors étudiant en médecine, la création d'une carbonnerie française fut résolue. Avec Buchez et Flottard, Bazard fut chargé d'introduire dans les statuts italiens des modifications réclamées par les aptitudes et les mœurs françaises, et de présenter le règlement définitif de l'association. Voici quelles étaient les principales dispositions de ce règlement, qui fut immédiatement adopté : La société se composait d'une *haute vente*, de *ventes centrales* et de *ventes particulières*. La haute vente, autorité suprême, souveraine, qui élisait elle-même ses membres, était unique; le nombre des ventes particulières et centrales était illimité. Chaque réunion de vingt *carbonari* formait une vente particulière, qui élisait dans son sein un *président*, un *censeur* et un *député*. Lorsque ces ventes atteignaient le nombre de vingt dans la même ville, la même localité ou le même département, leurs vingt *députés* se réunissaient et formaient une vente centrale, ayant à son tour son *député*, son *censeur* et son *président*. Les *députés* des ventes centrales communiquaient seuls avec la haute vente. Les admissions devaient se faire avec la plus grande simplicité; elles devaient avoir lieu dans chaque vente particulière, sur la présentation d'un ou de plusieurs membres, sans solennité, dans le premier local venu, après engagement pris par le récipiendaire de garder le secret sur l'existence de la société et sur ses actes, et de n'en conserver aucune trace écrite, de ne tenir aucune note, aucune liste, de ne pas copier même un seul article du règlement; de se pourvoir d'un fusil de munition et de vingt-cinq cartouches, et de verser chaque mois une cotisation de 1 franc.

Le but des fondateurs du carbonarisme français était de rétablir la nation dans la plénitude de sa souveraineté, et de remettre l'exercice de ses droits à une nouvelle assemblée constituante. Les progrès de l'association furent rapides; en moins de trois mois, Paris comptait cinquante ventes particulières; bientôt il y en eut dans presque toutes les villes de France. Bazard était le président de la haute vente; la plupart des ordres du jour répandaient dans la société étaient de sa main. « On aurait pu en citer plusieurs, dit M. Trélat, comme des modèles sous le rapport du style aussi bien